

2 janvier 2002. Vous étiez retombé dans cette vie poubelle comme après la mort de Marguerite Duras. Personne ne pouvait plus vous joindre, disparu de la circulation, coupé de tout, couché toute la journée sur votre lit. De temps à autre, vers minuit, je vous extirpais de votre chambre devenue un taudis. J'étais la seule à y pénétrer, vous étiez nu, allongé sur vos draps, votre peau sentait le mois, odeur que je ne trouvais pas repoussante, mélange de suëur, d'urine, de merde, de sperme, de vomi. Vos cheveux longs et gras étaient attachés dans la nuque par un élastique que j'avais trouvé un jour au fond de mon sac. Votre ventre avait triplé de volume, l'épave d'un « navire night ». À présent vous étiez qui vous étiez vraiment : une créature quelconque, à qui on avait ôté la couronne portée depuis l'enfance, et qui vous avait consacré : le préféré.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » me demandez-vous, les yeux écarquillés, comme si vous vous étonniez de me voir exister.

Alors que vous savez. J'ai été l'éditrice, auparavant, de votre livre *Cet amour-là*, dont Duras était l'inspiratrice, la revenante. Des pages sublimes pour dire la nature indestructible de votre lien. Un autre avait suivi, *Ainsi*. Et ainsi fut créée notre relation.

« C'est moi, voyez-vous. Alors debout ! Debout !
– La méthode allemande. Patte de velours et gant de paille – vous ne changez pas.
– Vous, en revanche, vous êtes en train de vous transformer en momie.
– Petit à petit. Et ça marche. La preuve !
– Ca pue ici !
– Vous sentez toujours bon. Le même parfum poudré.
– Habanita. Vanille et ambre. Je suis une femme fidèle...
– ... à son parfum. Ça s'arrête là.
– On peut dire. Fidèle à ma façon.
– Allez-vous-en !
– Je vois que vous lisez la Bible : "Et le verbe est devenu chair."
– ... et la faible chair pourrit.
– J'aimerais tant...
– ... par exemple ?
– Vous sauver.
– De la blague, arrêtez !
– J'ai peur pour vous. Peur de vous voir disparaître.

– Laissez-moi dormir.
– On peut mourir d'absence, je le sais. On peut aussi tenter de ne pas sombrer.
– Alors quoi ?
– Rien. Je suis près de vous. Nous sommes des chercheurs d'âme...
– Ce sont des vieux trucs.
– Vous en connaissez un bout. L'histoire du dernier amant du grand écrivain, de vous, avec elle... Elle est morte de vieillesse à l'âge de 83 ans, vous en aviez 45. Il y a six ans. Ça commence à dater aussi.
– Vous comptez à votre façon. D'ailleurs vous ne savez pas compter, c'est bien connu.
– Je comprends. Qui a été l'amant de Duras pendant quatorze ans, le sera pour l'éternité. En rester là, vous dites, dans ce chagrin, ne plus bouger.
– Exactement.
– Je connais l'histoire par cœur... à force de nous embrasser.
– Pitié ! Je vous vois venir. Ne restez pas là pour dormir... Surtout !
– Non. Allez, venez ! »

Vous vous êtes levé d'un coup, vous avez enfilé votre pantalon noir, dégagé une chemise d'un tas de linge sale, et nous avons quitté le lieu pour passer quelques heures irréelles dehors, dans un bar, devant des portos blancs, des verres de chablis,

des vodka-orange, à devenir ivres très vite. Vous séduire fut un vain combat, vous l'étiez déjà, pour ainsi dire. Je vous ai fait des propositions en tout genre pour une guerre des sexes qui n'aurait pas lieu, pour d'improbables voyages à travers des continents, des promenades le long des fleuves de France, des fêtes exaltantes. Mon imagination se nourrissait de votre résistance. NO FUTURE était votre devise. Alors mes paroles glissaient sur vous comme l'eau sur un caillou.

À la fin, je ne savais plus.

C'était au petit matin de cette même nuit du 2 janvier, vous ne teniez plus debout, vous aviez bu beaucoup d'alcool, vous avez perdu l'équilibre et êtes tombé dans le caniveau. Un ramasse-poubelles est passé tout près. Il faisait froid. Un clochard m'a aidé à vous installer à une table de café. Au Flore. On y était aux petits soins pour vous à n'importe quelle heure. Vous aviez fait des serveurs vos complices. On nous a servi des doubles expressos, deux, puis un troisième avec des tartines beurrées. Un blanc soleil d'hiver s'est levé derrière le clocher de Saint-Germain.

« Et si vous recommenciez à écrire ? » vous ai-je dit, exténuée. Je ne voyais que cela comme activité possible. « D'accord ? » Vous faisiez le dos rond, un gros chat qui se tortillait. Puis vous avez penché la tête sur le côté, un sourire malicieux est venu s'accrocher à vos lèvres.

« Ça se peut. Perhaps, perhaps ... Why not ? À condition que vous commenciez. Ça serait plus juste. »

Nous approchions la ruine, prêts alors à relever n'importe quel défi. Rien à perdre, rien à gagner. Que des cadeaux à faire.

« D'accord. Je vais essayer. Si ça peut aider... »

Vous avez voulu que je donne le *la* en vous laissant des pages le soir sous le paillason de mon bureau de la rue du Four, vous y passeriez la nuit pour les prendre et me donneriez de votre côté des preuves écrites de votre existence, à leur tour glissées sous ce même paillason. Des va-et-vient, rythmés selon le désir.

Quel fut le début de cette histoire de vous et de moi ? Où un amour prend-il son origine ? Comme si à un moment, dans un regard échangé, jaillissait le feu de Dieu sait quoi, comme si, soudain, à travers les ténèbres, on voyait poindre l'aube de toute joie.

Une ou deux fois par semaine, en arrivant au bureau, je trouvais dans une enveloppe, sous le paillason, un carnet de commandes du bar que vous fréquentiez, revêtu de votre écriture : des textes courts, de circonstance, un état des lieux pour ainsi dire. Puis plus rien. Et à nouveau un petit paquet.

De mon côté, je noircissais des pages dans un cahier à spirale, le matin dans le bus 95 entre Montmartre et Saint-Germain, au travail, installée à ma table de bois cirée, le week-end en famille, les genoux repliés sur le canapé. Les apparences étaient inchangées et pourtant : une intime bataille était engagée entre nous dont on savait que personne ne sortirait vainqueur. Faire un livre ? Peut-être. Oui. Qui sait ?

Afin de me souvenir, de retrouver le temps, je vous ai fait le vœu de conter l'histoire de deux personnes comme elle s'est déroulée depuis le commencement. L'histoire banale des baisers échangés, des caresses dans les cheveux épais, sur le vallou touffu de la poitrine, de la nuque au cou et le long du dos, jusque dans le sillon des fesses, sur le sexe palpitant et la charnue fermeté des cuisses, sur tout ce qui, dans le secret de l'alcôve, est recouvert de peau et de plis. Des gestes sans cesse renouvelés. Des grands sentiments. Jusqu'à la fin. Mais on ne sait pas s'il y a une fin.

Il y a une fin seulement à ce que l'on voit, n'est-ce pas ?

Ce qui, à un moment, est apparu par enchantement, se résout à rejoindre un amour sans personne, une simple ardeur sans condition.

Qu'en dites-vous ?

*Ce soir 5 janvier 2002
Le Bedford, bar solitaire –*

*Ce serait si simple –
ce serait si évident
ce serait si facile –
ce serait
si beau
si vrai
si.*

*Oui, en effet,
parfois, au détour d'un regard, on le croit.
On croit que c'est possible
en effet il suffit de ces quelques secondes pour
que :*

*la vie de l'amour soit –
l'on ne soit pas abandonné –
au contraire.
Et puis,
le matin
tout semble à refaire –*

et ainsi.

Oui.

*On ne sait pas comment faire,
faire en sorte de prolonger ce temps à peine dans
le temps.*

Anyway,

Maren,

*je vous embrasse
de tout mon cœur
de tout ce que je peux.*